

des entreprises du Suédois par sa famille (son père, le feldmaréchal, si peu confiant dans le succès !) et par son souverain. Ajoutera-t-on qu'à un ouvrage qui se donne avec raison comme uniquement historique, le dernier chapitre forme une singulière conclusion ? « Fersen était-il l'amant de Marie-Antoinette ? » Si Bonaparte, pour l'écartier d'une négociation officielle, a allégué plus tard que Fersen « avait couché avec la reine de France », force est bien de reconnaître que Bonaparte a parlé ce jour-là... disons, en soudard. C'est Fersen qui a raison quand il trouve « ennuyeux qu'on écrive sur lui et l'Infortunée Reine ». Et enfin, à la distance des événements qui la débordent, une question de cette nature a si peu d'importance !

\*  
\* \*

Si l'on était d'humeur à chercher querelle à M. Maurice Reclus, on lui demanderait comment il se fait qu'il range dans la catégorie de « l'Ancienne France » l'avènement de la troisième République. L'ancienne France, celle de 1870 ! On a assez plaisanté les gens qui faisaient commencer la France en 1789. Commencerait-elle désormais avec la fin de la dernière guerre ? Dieu merci, nous connaissons encore des personnes d'honnête santé dont la naissance se place justement en ces années 70 et qui se sentent encore indignes de figurer au musée d'antiquités. Mais on ne songe pas à chicaner M. Reclus. Son livre est bien trop agréable et intéressant. Non qu'il apporte quelque nouveauté en la matière. Et l'on pourrait s'étonner que, menant son sujet jusqu'à 1875, il n'ait pas creusé davantage l'œuvre, cependant essentielle, de l'Assemblée nationale de 1871 (qu'il a raison d'appeler une grande Assemblée), le travail constitutionnel, les lois organiques de 1875. Faut-il avouer aussi que le : « Fils de Saint-Louis, montez en fiacre », adressé au comte de Chambord après son échec de 1873, par opposition à l'exhortation famuse de l'abbé de Firmont, est une prosopopée plaisante mais peu dans la manière historique qu'adopte généralement M. Reclus ? Mais, par ailleurs, quelle vie circule en ces pages, et quels personnages parfaitement campés occupent le devant de la scène ! Un Thiers, que M. Reclus connaît à merveille, un Dufaure, laissé davantage dans l'ombre (et c'est dommage ; car c'était un tempérament, et curieux, et dont le rôle a été plus déterminant qu'on

n'imagine), un Jules Favre, un duc de Broglie surtout, fort bien venu, un Gambetta même, qui ne laisse pas oublier celui de Deschanel. Il ne faut pas croire que la lecture du livre de M. Reclus suffit à apprendre au lecteur « moyen » l'histoire de ces années troubles, mais annonciatrices d'avenir. Toutefois, nombre de points ont été abordés et précisés, tel celui du payement de l'indemnité de guerre, grâce à des documents de valeur incontestable. Et l'ensemble porte la marque d'un excellent esprit.

PAUL FEYEL.

## LES CONCERTS

### CONCERT GIGLI

La salle Pleyel a achevé sa saison par un concert du ténor Gigli. Toute la colonie italienne s'était donné rendez-vous pour applaudir le célèbre chanteur. Son enthousiasme, fait de vivats, d'interjections ardentes fut tel, les morceaux bissés si nombreux, que le programme s'en trouva doublé.

A part Gounod, Gigli ne chanta que de la musique italienne, ancienne ou moderne. C'est qu'il offre le modèle accompli du chant suivant les rites du *bel canto*. À la beauté du timbre, à la finesse et au charme des *pianissimi* il joint l'ampleur et l'autorité du style ; une émission aisée laisse au visage l'agrément d'une articulation naturelle. Faut-il dire cependant que dans les notes hautes prises en force on sentit parfois des brisures venant rappeler l'extrême fragilité des voix de ténor. Faut-il ajouter que la mode italienne d'enjoliver de fioritures et de *gruppetti* des textes qui n'en comportent pas, apparaît chaque jour plus surannée et ne satisfait guère ceux qui professent le respect intégral des œuvres interprétées.

S. N.

## A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

*The Review of Reviews* rapporte le mot, tout récent, d'Alphonse XIII s'arrêtant de parcourir les journaux des deux mondes pour constater : « Décidément... les rois ne font plus l'Histoire : ils la lisent ».